

Lorsqu'il était en société avec les Messieurs Dorion, il ne quittait jamais le bureau sans les saluer ainsi que les clercs. Quelques fois il revenait sur ses pas, lorsqu'il était assez loin dans la rue, et, rentrant dans le bureau, il disait : " Je vous demande bien pardon, Monsieur Dorion, mais vous m'avez salué avant de partir ? " " Certainement," répondait Monsieur Dorion. " Ah! j'en suis bien aise. Je vous salue Monsieur Dorion." Et il repartait.

Sa modestie était encore plus remarquable que sa politesse. Tout le monde sait qu'il a refusé les plus hautes positions et que s'il eut voulu, il aurait été juge en chef de la Cour d'appel; et quand, en 1872, à l'occasion du cinquantième anniversaire de son entrée dans le barreau, ses confrères le félicitaient de cette modestie, en refusant cette position, il répondit :

Si j'ai refusé des hautes charges judiciaires, on ne doit pas m'en faire de mérite; en les refusant, je n'ai fait qu'accomplir un devoir que m'imposait une conviction réfléchie et consciencieuse que je n'aurais pu les remplir à ma propre satisfaction et avec avantage pour le public.

Quand il fut question de coalition entre les conservateurs et moi, car il en fut question, tout le monde le sait maintenant, la difficulté était de trouver comme premier ministre un homme acceptable aux deux partis. Je songeai à M. Cherrier. Sa position sociale, sa fortune, son honorabilité, son patriotisme et sa grande expérience l'imposaient à tout le monde comme un homme propre à rallier les deux partis et à inspirer la confiance nécessaire dans les circonstances. Chaque fois que j'en parlais tout haut l'on me disait que c'était un rêve irréalisable, que jamais M. Cherrier n'accepterait une position entraînant une si grande responsabilité. Je compris moi-même qu'il fallait renoncer à ce beau projet et qu'en effet, nous ne pourrions

jamais le décider, vu sa modestie, à se mettre à la tête d'un ministère de coalition.

Malgré tout, croyant à la nécessité de faire des efforts dans ce sens et de sauver la province de Québec, de ses embarras financiers qui vont toujours s'aggravant, je lui en parlai un jour. Il me regarda d'un air étonné et me dit avec cette modestie qui lui était particulière : " Vous n'y pensez pas, M. Mercier! Comment voulez-vous que je me décide à me mettre à la tête d'un gouvernement où tous mes collègues seraient mes supérieurs ? " Cette remarque me prouva la justesse de la réflexion de Mme de Genlis qui disait : " Le caractère de la véritable vertu, c'est la modestie." J'abandonnai le projet, mais je restai convaincu, comme je le suis encore aujourd'hui, que sa présence à la tête d'un gouvernement aurait rassuré le pays et inspiré aux honnêtes gens cette confiance qui était devenue la condition première du succès et du salut de la Province.

Il avait la répartie vive et fine! et ses anciens confrères ont appris par expérience qu'il ne faisait pas bon de l'attaquer. Il savait répliquer avec esprit à ceux qui l'attaquaient; tout en restant poli, il savait mettre son interlocuteur à sa place.

Doué d'une mémoire très heureuse, il citait les classiques avec un rare bonheur. Virgile, Tacite et Cicéron étaient ses auteurs latins favoris. Il ne manquait jamais son but dans une citation et provoquait l'admiration de tout le monde par l'exactitude et l'à propos avec lesquels il la faisait.

Il fut l'ami intime de Monseigneur Conroy, le délégué apostolique qui vint dans ce pays, il y a quelques années, pour ramener la paix dans les esprits des catholiques.